Journal de la Société des Océanistes

Le Journal de la Société des Océanistes

116 (Année 2003-1)
Varia

Hugo Zemp

N’oublie pas de Coppet !

Avertissement
Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.
Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.
Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

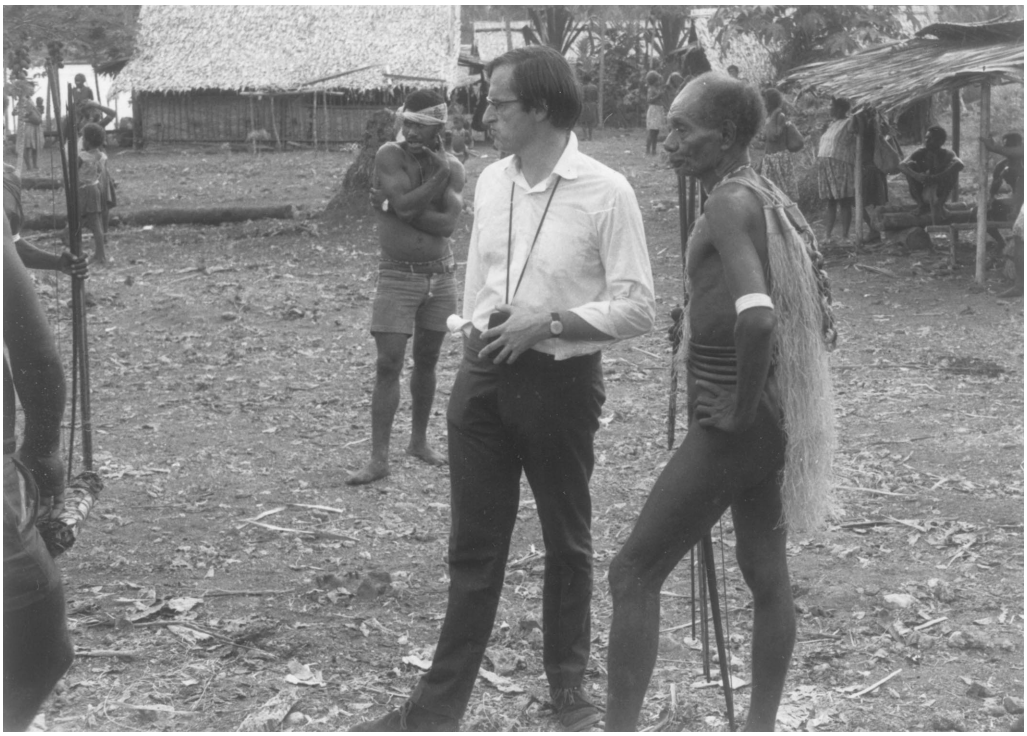
revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique
Hugo Zemp, « N’oublie pas de Coppet ! », *Le Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 116 | Année 2003-1, mis en ligne le 26 mai 2008, consulté le 28 octobre 2012. URL : http://jso.revues.org/1230

Éditeur : Société des Océanistes
http://jso.revues.org
http://www.revues.org

Document accessible en ligne sur : http://jso.revues.org/1230
Ce document est le fac-similé de l'édition papier.
© Tous droits réservés



À la fête d'intronisation d'Ariki Nono'ohomae comme chef suprême, Daniel de Coppet s'entretient avec Taihairiu, un ancien *namo* (« tueur ») renommé. Kiu, décembre 1974. Photo Hugo Zemp.

N'oublie pas de Coppet !

par Hugo ZEMP *

Un mercredi après-midi de l'automne 1967, au séminaire d'anthropologie sociale de Claude Lévi-Strauss, après mon exposé sur la musique dans la pensée et la vie sociale des Dan de Côte d'Ivoire (sujet de ma thèse), un membre du séminaire est venu me voir. Il m'a dit combien il avait apprécié mon approche de la musique et qu'il aimerait me faire écouter les enregistrements qu'il avait effectués aux îles Salomon.

Je suis donc allé chez Daniel de Coppet et j'ai écouté de la musique 'aré'aré : des pièces de flûtes de Pan d'une polyphonie sophistiquée, des tuyaux pilonnant étonnants qui sonnaient comme des xylophones, des rythmes puissants de tambours à fente, des chants de divination avec le frappement étourdissant du bois d'un arc, des chants de femmes à la voix douce. Les pièces instrumentales portaient des titres. Daniel m'en a traduit quelques-uns : noms d'oiseaux, pleurs de personnes, vent dans les arbres. Était-ce une musique à caractère imitatif ? D'autres titres étaient plus énigmatiques encore ; quel était leur rapport avec la structure musicale ? Daniel m'a montré de la monnaie en perles de coquillage utilisée dans les échanges cérémoniels, également un ensemble de six flûtes de Pan dont l'échelle musicale me semblait étrange, et aussi des photos de fêtes funéraires commémoratives à

* Directeur de recherche au CNRS, UMR 8574, Laboratoire d'ethnomusicologie.

l'occasion desquelles la musique des flûtes de Pan et des tambours à fente étaient jouée. J'étais fasciné par cette musique inouïe : jamais entendue, inconnue (sauf de ceux qui la faisaient), étonnante, d'une beauté mystérieuse. Devant mon enthousiasme, Daniel me proposa de l'accompagner aux îles Salomon, car il avait reconnu l'importance de la musique dans cette société. Ce fut le début d'une longue amitié.

Lorsque je suis arrivé aux îles Salomon en mars 1969, Daniel était déjà sur le terrain pour son deuxième séjour. Il habitait avec sa famille une maison construite pour lui au village de Kiu, sur la côte ouest de l'île de Malaita. Les *aaraha*, les « grands hommes », étaient informés de ma prochaine venue, et le troisième jour déjà j'ai pu effectuer les premiers enregistrements d'un ensemble de flûtes de Pan. J'ai eu la chance exceptionnelle, grâce à l'introduction de Daniel, de recevoir de la part des responsables coutumiers une grande feuille de papier avec l'inventaire de tous les genres musicaux et la liste des villages où je pouvais enregistrer les meilleurs musiciens.

À partir de notre base à Kiu, nous partions ensemble dans les villages des côtes et des collines mentionnés sur la liste. Daniel en connaissait tous les *aaraha* qui lui avaient demandé d'établir des généalogies pouvant être consultées dans le cas de disputes des droits fonciers. Il avait rassemblé ces documents dans un livre ronéotypé distribué aux responsables coutumiers. Il travaillait également à un syllabaire, permettant aux enfants d'apprendre à écrire et à lire dans leur propre langue. Tout l'enseignement, qu'il soit public ou dispensé par les missions, était effectué jusqu'alors dans la langue de Shakespeare. Ce syllabaire, qu'il faisait imprimer à ses frais, servait ensuite dans la première école de la coutume des îles Salomon, où étaient enseignés, en plus de l'anglais, l'écriture en 'aré'aré, les traditions orales et le jeu des ensembles de flûtes de Pan et de tambours à fente.

Outre ces travaux d'ethnologie appliquée qu'il a offert au peuple 'aré'aré en échange de son hospitalité, de sa patience et de sa générosité, il faisait bien entendu aussi les enquêtes ethnographiques classiques qu'attendaient de lui son directeur et les membres du comité national du CNRS. Il enrichissait en outre continuellement son dictionnaire 'aré'aré qui m'est devenu indispensable pour apprendre la langue et rédiger mes publications.

Dès mes premiers jours sur le terrain, Daniel me conseilla d'enregistrer au magnétophone tous les entretiens, et d'engager des assistants payés au mois pour les transcrire en 'aré'aré et les traduire mot à mot. Cela permettait de libérer beaucoup de temps pour d'autres tâches. Une traduction littérale annotée pouvait ensuite être faite en collaboration avec l'un des assistants et en consultant les personnes enregistrées pour éclaircir tout passage ou tout mot obscurs. Par la suite, lors de la rédaction de mes publications, je pouvais me reporter aux textes indexés et, si nécessaire, réécouter la bande magnétique originale comportant l'intonation de la voix et éventuellement les réactions des personnes présentes lors de l'enregistrement. Personne à l'École Pratique des Hautes Études, 6ème section, ne m'avait donné d'aussi judicieux conseils que je m'applique à suivre fidèlement jusqu'à aujourd'hui.

Les 'Aré'aré l'appelaient « Taniera », la langue 'aré'aré n'ayant pas d'implosives sonores ni de fricatives apicales, et chaque mot se terminant sur une voyelle. Moi, « Huko », j'étais considéré comme son frère cadet. L'un des meilleurs amis et informateurs de Taniera était Warousu, « grand homme » et excellent tambourinaire et joueur de flûte de Pan du village de Hauhari'i. Son frère cadet, Namohani'ai, également très bon musicien, m'a choisi cérémonieusement comme ami en m'offrant une noix de coco germée et de la monnaie de coquillage. Ainsi, les deux frères 'aré'aré avaient comme amis deux frères *haka* ('européen', 'bateau'). Je suis le seul survivant du quartet, et cet hommage à Daniel est également un hommage aux deux frères 'aré'aré, ainsi qu'à un autre ami commun, 'Irisipau, devenu mon informateur privilégié concernant la musique.

Un jour, en retournant en pirogue de Hauhari'i à notre base à Kiu, nous longeâmes la côte ouest après avoir passé le détroit de Mara Masika. Pendant un trajet de 10 km environ, la côte était défendue par un récif corallien sur lequel se brisaient les vagues. Nous étions quatre dans la pirogue : à l'avant, 'Irisipau, puis Aliki Nono'ohimae (« chef de la coutume »), moi-même en troisième position et, tenant la barre du petit moteur hors-bord, Daniel.

Le vent soufflait de plus en plus fort, les vagues se faisaient de plus en plus hautes, bouillantes d'écume. Je regardais avec inquiétude la côte assez lointaine et les montagnes de vagues qui s'élevaient régulièrement, inlassablement. Quand l'arrière de la pirogue arrivait au sommet d'une vague, la proue pointait dans le vide, plusieurs mètres au-dessus de l'eau. De plus en plus souvent, la crête d'une lame se déversait dans notre pirogue. Je regardais, fasciné, paralysé par la peur, chaque nouvelle vague venant soulever notre pirogue à l'arrière gauche. À chaque vague particulièrement haute, cinq ou six mètres

au-dessus de nous, je pensais que cette vague-là ne nous porterait plus, qu'elle allait s'abattre sur nous. J'étais bon nageur, mais combien de temps pouvait-on tenir dans cet enfer ? Atteindrions-nous la côte ? Nos deux amis mélanésiens, 'Irisipau et Aliki, tous deux « hommes de la montagne », ne savaient même pas nager. Secondes interminables, les plus longues de ma vie. Je me suis juré que si je m'en sortais vivant, plus jamais je n'irais en pirogue sur la mer ouverte.

Tout à coup, au milieu du vacarme indescriptible de la tempête, je crus entendre Daniel me crier : « N'arrête pas de Coppet ! » Je me demandai : que voulait-il dire par là. Que personne ne pourra l'arrêter de barrer la pirogue ? Le danger de mort l'a-t-il rendu fou ? Puis il me lança : « N'oublie pas de Coppet ! » Quoi ? Voulait-il dire que si je m'en sortais vivant et que lui se noyait, je ne devais pas l'oublier ? Que je devais avertir sa famille et prendre soin d'elle ? J'étais vraiment très inquiet. Je tournai la tête en arrière, me cramponnant avec les mains aux deux bords de la pirogue, tout en surveillant d'un œil la prochaine vague. Alors je le vis me faire comprendre, par gestes, qu'il fallait vider l'eau de la pirogue. Je m'exécutai. Comme la situation devenait de plus en plus critique et que nous avancions trop vite, Daniel coupa le moteur hors-bord. En pagayant, ma peur s'estompa un peu car je n'avais plus l'impression d'être livré sans défense ; j'avais ainsi le sentiment de prendre, en même temps que la pagaie, mon destin à pleines mains.

Nous approchâmes de la côte, et comme il était trop dangereux de continuer car à chaque instant une grosse vague pouvait nous faire chavirer, nous décidâmes de nous laisser échouer sur le récif. Cela voulait dire : perdre à coup sûr tout l'équipement (mon précieux magnétophone et les bandes magnétiques enregistrées), et peut-être aussi la pirogue et le moteur hors-bord. Avec un peu de chance, nous pourrions sauver notre peau, si les vagues nous jetaient par-dessus le récif jusqu'à la plage. En pagayant, nous nous approchâmes lentement du récif, et voici que Aliki vit un étroit passage d'à peine un mètre de large. Je ne sais toujours pas par quel miracle nous nous sommes trouvés sur la plage, les genoux tremblants.

Après avoir repris notre souffle, je demandai à Daniel ce qu'il voulait dire par « N'arrête pas de Coppet » et « N'oublie pas de Coppet ». Tout simplement il m'avait crié « N'arrête pas d'écoper ! » Voilà un mot que moi, d'origine suisse allemande, je ne connaissais pas. Je venais, à quel prix, d'enrichir mon vocabulaire d'un mot nouveau, tout en songeant que non seulement je devais apprendre une nouvelle langue, le 'aré'aré, mais qu'il était grand temps que je perfectionne mon français. Plus tard, nous avons beaucoup ri de cette histoire, et nous l'avons évoquée fréquemment devant nos amis et nos enfants respectifs.

Malgré mon vœu, je me suis trouvé bien souvent encore dans une pirogue sur la mer ouverte, avec ou sans Daniel. Je l'ai rejoint lors de deux autres missions sur le terrain, et de retour à Paris, nous avons discuté point par point de tous les détails de mes publications et du livre que nous avons conçu et réalisé ensemble (*'Aré'aré, un peuple mélanésien et sa musique*, Paris, Le Seuil, 1978).

Sans doute Daniel m'a-t-il apporté plus pour ma recherche que je n'ai pu lui apporter pour la sienne. Grâce à notre collaboration, la musique du peuple 'aré'aré est devenue l'une des musiques d'Océanie les mieux connues dans les enseignements d'ethnomusicologie dans le monde. Daniel avait reconnu le premier la profonde originalité et la beauté prodigieuse de cette musique. Je lui suis éternellement reconnaissant de m'avoir donné l'occasion de pouvoir faire du terrain avec lui et de profiter de sa connaissance de la culture et de la langue 'aré'aré. Je lui suis éternellement reconnaissant d'avoir pu étudier cette musique et de la faire connaître à mes pairs en ethnomusicologie et bien au-delà du seul cercle restreint des universitaires. Bien que tous les deux nous ayons par la suite étendu nos recherches à d'autres domaines et à d'autres lieux, nos noms sont restés indissociablement associés au nom du peuple 'aré'aré.

Daniel m'a offert sa collaboration et son amitié.

Je n'oublierai jamais de Coppet !